

ODEURS ET COULEURS  
DE MAASAI MARA

Ciel qui s'assombrit, se drape de longs suaires noirs. Soleil de cinq cent mille watts coincé entre le sombre des nues, les contours déjà endeuillés des collines de Maasai Mara et un horizon indécis qui brûle au lointain. Nuages qui gonflent au-dessus des collines comme d'immenses boursouflures de Chantilly. Mara se prépare à recevoir l'orage en offrande.

Prairies maquillées de cuivre quelques ultimes instants avant la pluie. Éclairs de feu qui zèbrent le ciel de Mara, là-bas, du côté de la Tanzanie, illuminant la savane de fines ciselures de lumière blanche, aveuglante. Silhouettes frêles de deux grues couronnées, spectres allongés, bronzes de Giacometti, ombres incertaines dans le soir ensanglanté. Des éléphants noirs, en négatif, se détachent sur la saignée verte d'une rivière ocre. Des guépards en famille scrutent d'improbables proies qui s'évanouissent déjà dans le premier rideau mauve d'une pluie lointaine, presque irlandaise. Chandeliers vert-de-gris des euphorbes, aux gras tentacules verruqueux tendus vers le ciel. Acacias en parasols agités par des traînées de vent brûlant. Arbres pleureurs et tristes d'où pendouillent et s'agitent les saucisses à bière maasai. Gnous flegmatiques aux regards insondables, naseaux fumants, alignés comme une armée préhistorique.

Les savanes veloutées de Maasai Mara ondulent en d'infinies vagues frustrées d'écume, chevelures souples et légères d'étranges sirènes africaines. L'horizon se déchire en longues traînes enflammées. L'astre disparaît rapidement et délivre des ors liquides dont l'œil ne peut soutenir l'éclat. Il n'y a plus au loin qu'une minuscule fente de lumière sanglante au-delà des collines, une lacération au rasoir dans la toile bleue marine de la nuit à venir. Mara plonge dans l'obscurité et le chaos, et reçoit du ciel une pluie chaude et compacte en de longues saccades ininterrompues. Les pistes deviennent torrents boueux., Des ruisseaux gonflent, dévalent des collines, emportent avec eux la terre ocre et grasse. Des rivières folles envahissent les prairies. Gazelles et antilopes ruisselantes, dos au vent, figées dans l'attente, avec, peut-être, enfouies en elles depuis des millénaires, la sourde crainte de la nuit, la peur des lionnes ou du léopard, l'universelle angoisse de la mort qui peut surgir à tout moment, le dernier voyage au bout des ténèbres.

Acryliques des nuages roses et blancs, staliens, dans le matin kenyan. Odeurs de Maasai Mara après la pluie. Suaves odeurs de la terre détrempée et des herbes mouillées. Odeurs fortes des bêtes portées au-delà des collines callipyges par un vent fougueux, presque frais. Odeurs fondamentales de l'Afrique. Mara se réveille. Mara renaît dans ses brumes matinales, légères comme des draperies de soie fine. L'œil glisse sur les collines, se repose un instant sur les douces ondulations de la savane, les suit juste au moment où elles disparaissent dans un lointain sans limite. Mara respire, transpire, gavée de pluie. La nuit est passée. Tout est propre. Des bubales à la robe fauve dressent leurs têtes altières, étranges, butées, jurassiques. Mythiques herbivores qui déclenchent en moi, depuis mon enfance, le même sentiment diffus, les mêmes regrets, les mêmes questions devant ces derniers lambeaux de nature sauvage : comment était Maasai Mara jadis, il y a cinq siècles, il y a cinq mille ans ? Bubales archaïques que j'avais tant attendus, tant espérés, lors de mes premiers pas en Afrique australe, en Namibie.

Rencontres kenyanes au fil des heures et des jours, images de la vie au hasard des pistes et au détour des collines. Petits otocions blottis derrière leur termitière. Ils laissent quelques instants dépasser leurs

oreilles de chauves-souris, leurs yeux curieux, et semblent jouer à cache-cache avec le visiteur, avant de s'enfouir prestement dans leur terrier. Imprimées dans la terre molle et jaune de la piste, les traces fraîches des lions, près de la rivière. Empreintes énormes des grands fauves passés au lever du jour, après la pluie. Fleurs fragiles, étranges dahlias noirs, des oiseaux apparaissent et disparaissent dans la prairie, mus par d'invisibles ressorts ; les veuves entament leurs danses d'amour. Quatre chacals en maraude entourent une petite troupe de gazelles. Scène inattendue, un chacal court à vive allure vers les herbivores tandis que les autres attendent patiemment le résultat du "test". Si, en s'élançant, l'une des gazelles montrait le moindre signe de faiblesse, les quatre compères l'attaqueraient sans hésiter. Mais les gracieuses détalent sans demander leur reste, et les prédateurs se retrouvent seuls avec la faim au ventre.

Au pied d'une colline, gros oiseaux noirs et rouges tout droit sortis de la préhistoire, trois calaos terrestres marchent dans la savane à grands pas. Ils ont l'œil redoutable. Peu d'insectes échappent à leur moisson systématique. Le criquet est saisi prestement entre les pinces du bec, gigote quelques instants, puis il est retourné et avalé. Un serpentaire pressé arpente les hautes herbes. Huppe en désordre, dégingandé, il tourne la tête de droite et de gauche, ralentit sa cadence, et repart. Il se penche, aperçoit un minuscule lézard capturé en une fraction de seconde. Il le retourne en donnant un petit coup de tête en arrière. Le lézard fait un ultime saut périlleux et disparaît, la tête la première, dans le gosier de l'oiseau qui reprend son allure forcenée. Dissimulées dans la végétation, des cailles margaudent discrètement.